

ROGER BOUSSINOT

---

Le  
treizième  
caprice

roman

---



ÉDITIONS DENOËL



*LE TREIZIÈME  
CAPRICE*

DU MÊME AUTEUR

*Aux  
Éditions Denoël*

L'EAU DU BAIN  
roman

*Chez  
d'autres éditeurs*

MALDEMER, roman (L. U. F., *épuisé*).  
GENEVIÈVE, roman (L. U. F., *épuisé*).  
LA DAME AU GARDÉNAL, roman (E. F. R.).  
L'AÉRODROME, roman (E. F. R.).

*Théâtre*

ULYSSE, OU LA GUERRE BLONDE

ROGER BOUSSINOT

*le treizième  
caprice*

*roman*

ÉDITIONS DENOËL  
19, rue Amélie, Paris 8<sup>e</sup>

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à quatorze exemplaires sur pur fil Johannot, dont dix numérotés de 1 à 10 et quatre, hors commerce, marqués de A à D.*

*Je connais gens de toutes sortes  
Ils n'égalent pas leurs destins  
Indécis comme feuilles mortes  
Leurs yeux sont des feux mal éteints  
Leurs cœurs bougent comme leurs portes*

**GUILLAUME APOLLINAIRE**





## C H A P I T R E U N

**Q**UATRE A QUATRE, le plus silencieusement possible, mais trop précipitamment pour y mettre de la souplesse, je dévale l'escalier, la main crispée sur la rampe humide et froide dont les doubles coudes m'ont surpris, aux trois paliers précédents, par leur raideur.

C'est un plongeon dans l'obscurité

totale : il n'y a même plus ici le carreau blafard qui me permettait, aux autres étages, de déterminer vaguement mon point de chute.

Deux ou trois fois dans mon existence (non, deux fois, c'est maintenant la troisième), je me suis rejoint ainsi moi-même comme par un coup de chance après une débandade, essayant de parler à cet autre moi-même, mais ne tenant pas sur nos jambes, incapable d'aller plus loin, flambé, hagard, haletant, à deux doigts de toucher au but, cependant. Il nous fallait reprendre mon souffle, attendre que je puisse parler et qu'il puisse me comprendre :

— Alors quoi ? Pourquoi s'arrêter sur ce palier dans le noir — le dernier palier, précisément — écouter ton cœur battre comme une grosse pompe, laisser tes genoux fondre et tes jambes se vider de leur force ?...

D'abord une fenêtre s'est ouverte, puis une porte : la fenêtre sur la cour, la porte Dieu sait où. D'autres portes claquent, mais dans l'autre corps d'immeuble, aucune dans celui-ci. Juste à l'instant, encore une fenêtre, toute proche celle-là, mais sur la cour.

Rien cependant qui puisse atténuer l'affolante avalanche qui retentit toujours dans mes oreilles : ce choc mou du corps

s'écrasant au fond de la cour, comme un explosif gras dans une galerie de mine, avec l'accompagnement des pots de fleurs, j'imagine, et des seaux ou des boîtes de conserves, peut-être des bouteilles vides que l'on dépose sur le rebord des fenêtres, tout ce que ses bras ou ses pieds ont pu faire dégringoler dans sa chute.

Une serrure grince juste au-dessus de moi, une porte s'ouvre, s'entrouvre plutôt, prudemment, laissant couler un triangle effilé de lumière.

Quelqu'un, au-dessus de ma tête, guette le silence avec autant d'inquiétude que moi.

Venant de la cour à travers les murs, un murmure confus a commencé de sourdre. La pointe effilée de lumière silencieuse se retire lentement du palier supérieur, m'abandonnant à l'obscurité, aux coups de pompe qui reprennent plus fort dans ma poitrine, dans ma gorge et mes oreilles, et à ce goût de levure sèche qui emplit ma bouche. Ça promet, François... Vous parlez d'un aventurier! Et dire qu'on trouverait là, collé au mur d'un palier noir, seul et incapable d'un mouvement, dans l'attitude pétrifiée d'un homme en proie à une émotion violente, FRANÇOIS MIELLE  
38 ANS, MARIÉ, UN ENFANT, EMPLOYÉ DE

PRÉFECTURE, QUI SEMBLAIT FUIR... LE SUSPECT SE TROUBLA ET FUT INCAPABLE D'EXPLIQUER SA PRÉSENCE DANS L'IMMEUBLE A UNE PAREILLE HEURE...

Des manches noires passent dans l'obscurité devant mes yeux, me donnant le vertige. « *NOUS n'avons pas à avouer un fait que NOUS ne voulons pas nier mais que la seule galanterie NOUS interdirait d'évoquer si, de plus, nous ne vous mettions au défi de prouver que nous connaissions le mort — je ne dis pas « la victime », Messieurs — car NOUS ne l'avons jamais vu de notre vie, ni de la sienne...* Je ferme les yeux à la réplique, brusquement : « *VOUS étiez dans l'appartement, VOUS l'avez repoussé, peut-être même boxé, au moment où il enjambait la fenêtre et le corps est venu lourdement s'écraser dans la cour!...* » FRANÇOIS MIELLE AVOUE QU'IL SE TROUVAIT DANS L'APPARTEMENT... LES AMANTS CRIMINELS DE LA RUE FONTAINE TENTENT D'ACCRÉDITER LA THÈSE DE LA CHUTE ACCIDENTELLE...

J'ai l'impression que mes yeux, démesurément ouverts sur l'obscurité, sont devenus fixes et aveugles comme ceux d'une statue de pierre.

Un frisson me décolle du mur et me fait tendre le bras droit devant moi, vers la rampe. Je descends les dernières marches,

enfin. Le murmure des voix, venu de la cour intérieure, derrière moi, s'est amplifié. Ce murmure, et le sentiment que le cadavre est là aussi, dans mon dos — car le type est mort, ou il aura cessé de vivre quand les premiers secours arriveront — me poussent vers la sortie.

La rampe a cessé brusquement de me guider, mais la loge du concierge éclaire le porche qui mène de la cour à la porte cochère, et celle-ci est ouverte.

L'air, glacé, saisit : c'est lui qui est venu me déloger du palier. Je me lance vers le porche. Juste au même moment trois bonshommes font de courtes glissades, comme des pas de politesse, sur le trottoir verglacé, et franchissent le portail. Leurs jambes de pyjama flottent sous les pans de leurs pardessus. L'un d'eux a enfilé ses chaussures sans les lacer, les deux autres sont en pantoufles, sans chaussettes. Ce sont des locataires des escaliers B ou C. Ils disparaissent dans le couloir, vers la cour. Aucun des trois ne m'a vu.

De joie, mes jambes vont toutesseules. J'ai maintenant le droit d'être dans cette rue, comme n'importe qui d'autre. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a eu ? Et puis après ?

La rue Fontaine rougeoie, rosit et jaunît la blafarde blancheur de l'aube sur un rythme rapide, régulier : les graffiti de néon, collés aux maisons, se livrent la bataille silencieuse de toutes les nuits, une concurrence de putes. Au fond, comme un décor de boîte de nuit, le Moulin Rouge tient roides ses ailes de ciment peint. La neige — s'il est encore possible de parler de neige — s'est transformée en bouillasse, labourée par les roues des voitures qui chuintent au passage et la font gicler. Seule, la neige des trottoirs a gardé quelque fragilité, malgré les piétinements et le gel.

Je cherche du regard une 4 CV beige tourterelle presque blanche et décapotable, sans doute neuve... Elle est là, à quelques mètres, la seule qui n'ait pas un flocon de neige sur sa carrosserie. Il y a une branche de houx posée sur le volant, ainsi qu'un petit paquet blanc ficelé d'or...

J'ai oublié mon cache-col là-haut.

« Ce cache-col d'homme, il est à vous ? »

*Elle* tentera de mentir. S'acharneront-ils à cause de ce chiffon ? « Dites-nous à qui il appartient, et nous vous laissons partir. » Elle dira d'abord qu'elle a le droit de recevoir chez elle qui elle veut, puis que le cache-col appartenait au type, mais ils véri-

fieront. « Avouez qu'il y avait un autre homme avec vous ! » Elle est femme à les défier : oui, il y avait un autre homme, et ça ne regarde personne ! Ils ricaneront : « C'est à voir... » S'ils la battent (est-ce qu'ils battent aussi les femmes ?), elle finira par me donner, comme ils disent : François Mielle... LE SUSPECT, SOUFFRANT D'UNE FORTE ANGINE, A ÉTÉ MIS EN OBSERVATION A L'INFIRMERIE DU DÉPOT.

Les mains aux revers remontés de mon pardessus, j'emplis profondément mes poumons de cet air glacé : on m'a dit que c'est la différence de température entre les bronches et l'atmosphère extérieure qui provoque les accidents pulmonaires, et qu'il vaut mieux inspirer l'air, même glacé. Je ne sais plus qui me l'a dit, mais j'ai ça dans la tête. J'ai toujours peur pour mes bronches, depuis 43.

Le bistrot, à cinquante mètres à peine, est encore ouvert. Toute la nuit et toute l'année, « à plus forte raison la nuit de la Saint-Sylvestre », a-t-elle dit.

A peine le temps d'entrer, de refermer la porte et de faire les trois pas qui me séparent du comptoir, tout en rabaisant le col et les revers de mon pardessus, la chaleur ensommeillée du bar sèche sur mon visage l'eau légère des flocons.

Les deux mains posées sur le zinc, le regard tourné vers le fond de la salle où il n'y a personne, je pivote lentement pour m'appuyer d'une épaule à la machine enregistreuse. La présence des deux autres clients, sur la gauche, me gêne. Le garçon jette de la sciure sous les tables. Il n'est pas pressé, mais il pose quand même son seau et s'essuie les mains à son tablier bleu.

Au même moment, le timbre de l'ambulance retentit discrètement : un seul *dinn*. Le cœur me bat violemment jusqu'au dessus de la pomme d'Adam. La voiture blanche vient tranquillement de la rue de Douai et tourne dans le sens interdit, après un appel de phares.

— L'ambulance avant les flics, constate le garçon qui l'a suivie d'un regard lourd pendant tout le temps qu'elle a passé de l'extrémité du virage de la rue de Douai jusqu'à l'autre extrémité où l'on aperçoit le trottoir de la rue Fontaine. Il s'adresse à moi :

— Doivent avoir un sacré boulot, cette nuit, les flicards!

Il est passé derrière le comptoir. S'il ne m'avait pas parlé, je serais reparti, comme pour fuir cette ambulance, mais il attend ma commande.

— Un café...



— Crème? J'ai plus de croissants.

— Non, noir, de la machine...

C'est probablement d'ici que les trois hommes, en pyjama sous leur pardessus, ont téléphoné. Est-ce que ma présence dans ce bistrot en ce moment pourrait me servir d'alibi? Ça sent encore les nourritures de réveillon.

Le garçon tire sur ses manettes, les lâche, et pose la tasse devant moi. Puis il traverse la guérite vitrée du « Tabac », va ouvrir la porte de la rue, reste à peine un instant sur le trottoir, et rentre.

Nous ne sommes que trois clients. Les deux autres sont attablés comme des gens qui n'attendent rien depuis des heures, mais pour plusieurs heures encore. Ils ont l'œil vague, et deux ballons de cognac à portée de leurs mains. L'un d'eux n'a de remarquable que sa grosse tête aux cheveux trop soigneusement peignés de part et d'autre d'une raie médiane.

— Alors? fait l'autre... C'est une voix de marlou fatigué.

Le garçon hausse les épaules et se remet à jeter de la sciure. Le silence a la densité rougeâtre de l'atmosphère au néon.

— Ce genre de type, c'est duconducon-neau..., reprend la voix de marlou fatigué. Les mots, chargés de vibrations nasales

d'origine sans doute marseillaise, traversent la salle comme par une sorte d'effort las et méprisant.

Le garçon fait une pause, un avant-bras sur le manche de son balai, le regard perdu sur l'autre trottoir de la rue Fontaine.

— Tu l'as vu ? reprend l'autre. Un vrai cave. Tout simplement elle était pas chez elle, sa môme...

Je réalise d'un coup à qui et à quoi ces mots font allusion. *Elle* avait deviné : c'est ici qu'il venait se donner du courage à coups de verres de cognac ou de rhum... Est-ce que cela pourrait vraiment représenter pour moi un alibi, d'être ici en ce moment ? ... FRANÇOIS MIELLE A MENTI. IL EST CONFONDU PAR LE GARÇON DU CAFÉ-TABAC ET DEUX AUTRES CLIENTS...

La voix méprisante aux intonations marseillaises continue à railler le mort :

— Et y avait de la lumière... Et y avait plus de lumière... Et y avait encore de la lumière... Un vrai fada. C'est dans sa tête que ça faisait tilt, vaï!

Un rire sournois unit le garçon et les deux autres, dans le même dédain.

Bien qu'ils ne m'accordent pas un regard, bien que ces mots n'aient pas été prononcés à mon intention et que, visiblement, les trois autres considèrent que je

n'existe pas — sauf le garçon, peut-être — une crispation plisse un coin de ma bouche comme si, moi aussi, je devais rire du même rire. Mon cœur s'est remis à battre. Je devrais m'en aller, rentrer chez moi et dormir comme si tout était gommé ainsi que j'avais pensé que tout le serait, à un moment de cette aventure, je ne sais plus lequel... Si, mais quelle importance ?

C'est pourtant ma propre voix, sourde, étrangère, qui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a eu ?

J'étais obligé de parler, puisque je reste là, et les mots sont venus d'eux-mêmes.

— Oh ! fait le garçon en haussant vaguement les épaules, un type...

La porte, ouverte d'une manière furtive, me fait sursauter quand elle se referme, laissant pénétrer un souffle glacé. Un homme sans âge traîne ses pieds jusqu'au guichet, demande un paquet de gauloises, paie, et rajuste son cache-nez.

Celui qui me paraît être un souteneur ne doit pas aimer parler à la cantonade. Ayant pourtant, sans doute parce qu'il s'ennuie, décidé d'être obligeant à mon égard, il attend que la porte se soit refermée d'elle-même :

— Une nuit de premier de l'an comme cette nuit, les gens, il y en a beaucoup qui

tiennent pas sur leurs pattes et qui savent pas se coucher à temps. Il leur faut commencer l'année en connerie...

Son compagnon muet approuve cet exorde d'un hochement convaincu de sa grosse tête.

— C'est un type qui est venu quatre ou cinq fois au comptoir depuis qu'on est là... (Il se tourne vers la grosse tête penchée, à la raie des cheveux trop rectiligne.) On est arrivés vers minuit et demie, hé, Francis? (La grosse tête au cheveu trop rare approuve.) La dernière fois, il n'y a pas une demi-heure, il s'est envoyé encore trois cognacs. Paraît qu'il a dévissé d'une fenêtre du cinquième, dans l'immeuble d'à côté.

Le garçon hausse les épaules, tout en maniant son balai, et Francis ricane.

Je sais que je devrais partir, mais le car de police va tout de même finir par arriver; peut-être saura-t-on si le type est réellement mort. Est-ce qu'on peut tomber d'un cinquième étage et en réchapper? On le peut, je suppose. Ça dépend. Pourquoi serait-il mort, après tout? Je n'aurai jamais le courage d'aller voir, mais il y a aussi cela : je ne l'ai jamais vu, et la description qu'elle m'en a fait, à contrecœur, par bribes, ne me suffit pas : plus grand que moi, avec des lunettes à monture d'écaille.



## LE TREIZIÈME CAPRICE

La nuit de la Saint-Sylvestre, au cinquième étage d'un immeuble de Montmartre, un homme ivre frappe en vain à la porte de sa maîtresse. Il sait qu'elle est là et il saura bientôt qu'elle n'est pas seule. Il menace, supplie, profère des injures, et malgré le scandale, malgré les voisins, il tiendra jusqu'à l'aube un siège en règle de l'appartement.

A l'intérieur, est-ce la peur, leur propre silence sous les coups qu'on donne à la porte, ou un sentiment plus trouble qui rapproche François et cette jeune femme qu'il connaît à peine? Est-ce par caprice, cynisme ou amertume que Fanny entraîne cet ancien camarade de son frère dans une étrange nuit d'amour où le tapage de l'amant furieux se mêle aux chuchotements du couple pris au piège.

A l'aube, l'amant essaie de pénétrer dans l'appartement par la fenêtre sur la cour. C'est alors que commence ce livre hardi, où sous les feux tournants de l'angoisse, un homme reconstitue minute par minute, pour voir clair dans sa vie, une nuit qui fut à la fois une sorte de miracle et un cauchemar.

●  
*ROMANS FRANÇAIS :*

*Albert Aycard*  
RUTH ET SIMPLICE

---

*Michel Breitman*  
UNE LETTRE

---

*Marcel Haedrich*  
DRAME DANS UN MIROIR

---

*Jean Paulhac*  
LES SENTIERS OBLIQUES

---

*Bertrand Poirot-Delpech*  
LE GRAND DADAIS

---

*René Rembauville*  
LE PRINTEMPS DES AUTRES

---

●  
ÉDITIONS DENOËL